



CECI N'EST PAS UNE SÉRIE

Pascal Leray
Jacqueline Picoche
Guillaume Balzarini
Jean-Claude Cintas
Robert Vitton
Jean-Luc Vertut
Patrick Cintas
Georges Ayvayan
Valérie Constantin
Pierre-Joseph Proudhon
Julien Gascó
Kwizera
Jean-Yves Bosseur
Mounette

RAL, M

Cahiers de la *R*evue d'*A*rt et de *L*ittérature, *M*usique
Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères - France

Tel: +33 (0)5 61 60 28 50 / +33 (0)6 74 29 85 79

Fax: +33 (0)5 67 80 79 59

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-043-1

EAN: 9782355540431

ISSN: 1958-752X

Dépôt Légal: octobre 2008

Copyrights:

© 2008 Le chasseur abstrait éditeur

© 2008 à leurs auteurs respectifs

Cahier n°9
CECI N'EST PAS UNE SÉRIE

dirigé par Pascal Leray



CECI N'EST PAS UNE SÉRIE

Pascal Leray
Jacqueline Picoche
Guillaume Balzarini
Jean-Claude Cintas
Robert Vitton
Jean-Luc Vertut
Patrick Cintas
Georges Ayvayan
Valérie Constantin
Pierre-Joseph Proudhon
Julien Gascó
Kwizera
Jean-Yves Bosseur
Mounette



RAL, M

Cahier de la Revue d'Art et de Littérature, Musique

Le chasseur abstrait éditeur

1708 - 2008
LE SIGNIFIANT « SÉRIE » A 300 ANS

Sommaire

1 - Ouverture

Pascal Leray - Il est minuit, tu n'as que 300 ans, série (p.13)

Jacqueline Picoche - La série en linguistique (p.17)

AU PRISME DU POÈME

Guillaume Balzarini - Cuiller à la main (p.29)

- Tous les jours (p.33)

- Comme une étoile massive (p.37)

- Lettre à Pascal (p.42)

Jean-Claude Cintas - Avant-propos sur « Au-dedans de moi » (p.45)

Robert Vitton - Récit d'un récidiviste (p.56)

Jean-Luc Vertut - Six suites japonaises pour clavecin (p.60)

L'INFINI

Patrick Cintas - L'infime différence (p.69)

Pascal Leray - Ayvayan au jour le jour (p.86)

Georges Ayvayan - Années 2003 - 2004, détail (p.89)

Georges Ayvayan & Robert Vitton - Prière... (p.101)

Valérie Constantin - Mille fissures (p.104)

Patrick Cintas - Valérie Constantin ou La série travaille (p.105)

2 - Rétrospection

Pascal Leray - Pierre-Joseph Proudhon, promulgateur de la doctrine sérielle (p.109)

Pierre-Joseph Proudhon - De la création de l'ordre dans l'humanité (p.113)

INTERRUPTIONS SUITES

Julien Gascó - Trois fois deux (p.126)

Pascal Leray - L'entente & le secret (p.132)

Adrien Darnaud - Tour de la série (p.137)

Jean-Luc Vertut & Pascal Leray - La maison mère (p.143)

Patrick Cintas - Voyage (p.173)

3 - À travers le miroir

Jean-Yves Bosseur - La permanence d'un « esprit sériel » ? (p.197)

Mounette - Sonnet à mon beau fiancé (p.205)

ANNEXES (p.209)

Trois siècles de série : Pierre Varignon, Denis Diderot, Charles Fourier, Gérard de Nerval, Émile Littré, Antoine Augustin Cournot, René Leibowitz, André Breton, Pierre Boulez, Jean Baudrillard, Gilles Deleuze, Pierre Soulages.

CECI N'EST PAS UNE SÉRIE

1 - OUVERTURE



« Il est minuit.
Tu n'as que trois cents ans,
série. »

Pascal Leray

La vie devant soi.

Ainsi, l'appel à la célébration du tricentenaire du signifiant « série » n'a pas été vain. Et s'il n'est pas commun que l'on fête l'anniversaire d'un mot, nous ne devrions pas boudier notre plaisir. Car si entre êtres humains on s'offre des choses, voire des poèmes, l'anniversaire d'un mot, comment le fête-t-on ? Le mot, que lui offre-t-on ? Rien d'autre, peut-être, que des cadeaux de pensée. Et c'est ainsi que les trois siècles voyageurs de l'histoire d'un mot, le mot « série », donnent lieu à une publication, délibérément narquoise puisque, comme le précise son titre, « *ceci n'est pas une série* », et nous voyons qui s'occupe de cette chose si fragile, dès lors : des écrivains, des artistes,

peintres et sculpteurs, des musiciens, des linguistes – au moins l'une d'entre eux et pas la moindre, Jacqueline Picoche. Aucun industriel n'a répondu à l'appel lancé sur le site de la Ral,m en ce début d'année 2008! Aucun publicitaire ne s'est signalé. Pas un producteur de séries télévisées. Nous en sommes contrits. Nous nous passerons fort bien de leurs contributions, nous consolant en estimant que la célébration prendrait alors des allures de réduction de tête !

Non. L'anniversaire de la série est une chose qui se fête dignement. La « notion de série » s'est constituée sous le patronage de Diderot. Le premier, il pense (dans l'article « Liaison » de l'*Encyclopédie*, en 1765) ce qu'est la série, principe d'enchaînement qui régit les lois de l'univers complet. Il y a peu de doute que l'idée d'associer ce concept mathématique au monisme matérialiste chez lui, comme peu après au tableau général des espèces naturelles chez Lamarck, ces transferts ont été le produit d'échanges intellectuels entre mathématiciens, naturalistes et philosophes, sur une période qui couvre la deuxième moitié du XVIIIe siècle et déborde sur le suivant.

Ce cahier ne cachera pas la dette qu'il a envers Diderot, peut-être avant tout autre. Et l'on ne voit pas de hasard à ce que son oeuvre, si irréductible aux représentations scolaires de la littérature, épouse de si près les principes qui régissent la série dans ses

débordements historiques. La question de savoir ce que lui doivent exactement les auteurs qui se sont engouffrés dans la brèche par la suite – Auguste Comte, Charles Fourier et Gérard de Nerval, en particulier – n'a rien d'évident mais des continuités apparaissent clairement : la tentation *omnisérielle*, d'abord.

Certes, la notion de « tentation » est plus morale que technique et on propose de la remplacer par « pente », plus neutre. C'est chose faite. Cette *tentation omnisérielle*, dis-je, va connaître deux temps forts dans la première moitié du XIXe siècle : Charles Fourier et Pierre-Joseph Proudhon. La recherche d'un modèle d'organisation « sériaire » de la société cède le pas à une « méthode sérielle » qui fera grand bruit, pas seulement dans la philosophie politique mais dans tout le champ des sciences humaines. La « gloire » de la série semble s'épuiser avec l'effritement progressif de la foi positiviste, dans les années 1930.

Les conditions dans lesquelles la notion de série fait son retour en force dès 1946 dans la musique, puis la littérature et les arts plastiques, est si bien retracée par Jean-Yves Bosseur dans la contribution qu'il nous a offert pour ce cahier qu'il me serait désagréable de poursuivre plus avant sur cet aspect de l'histoire du mot, peut-être la plus porteuse pour les différents domaines artistiques. Mais là encore,

que n'existe-t-il une histoire fine des productions «sérielles», au sens que développe Paul Bleton et qui concerne toute la production industrielle qu'on a dit «de gare», «paralittérature», voire «sous-littérature» ! Il faudrait remonter au feuilleton du XIXe siècle, transiter par le «serial» à la naissance du cinéma, enfin s'attarder sur la diffusion de séries télévisées dans la seconde moitié du XXe siècle pour aboutir à un paysage où la «série», objet de consommation culturelle courant, structure un vaste pan de la production audiovisuelle.

Ce cahier qui s'offre en cadeau à la série a sans doute quelque chose d'arbitraire, de sélectif, il est né d'affinités autant que d'*a priori* structurels. Je n'hésiterai pas à dire que c'est son caractère arbitraire qui le garantit scientifiquement. Car ce cahier est d'abord un «cahier de création». Les auteurs qui ont eu l'amabilité de bien vouloir participer au périlleux exercice de cette commémoration ne sont pas inscrits, il faut le préciser, à un hypothétique «Parti sériel». Ils ne sont pas porteurs d'une «théorie de la série». Pour l'un au moins – le sculpteur Georges Ayvayan – la série est plutôt une question qu'une affirmation. Pour Patrick Cintas – mais n'est-il pas un homme de *contre* ? – il y aurait à parler d'antisérie, ce qui pose plus d'une question. Pour d'autres, la notion de «série» est plus évidente, au moins pour moi : le

constructivisme de Jean-Luc Vertut l'apparente nettement à des approches sérielles revendiquées du poème. De même la production de Guillaume Balzarini ouvre-t-elle sans détour à la question des séries puisque son poème se crée au cœur du lien grammatical. Pour sa part, Julien Gascó pose la série en alternative à l'approche esthétique du visible. Enfin, le chantpoète Jean-Claude Cintas nous fait l'honneur d'analyser une de ses productions à la lumière de la notion de série. Il le fait avec humour et son sérialisme, s'il est des plus sauvages, n'est pas des moins pertinents... loin s'en faut !

Chacune des contributions présentes dans ce volume *répond* à la série, sans la décrire nécessairement, sans l'arrêter définitivement à une de ses histoires. L'ami Robert Vitton jongle joyeusement avec quelques-unes de ses facettes, Jean-Claude Cintas construit une lecture rythmique d'un poème *radicalement* musical, dans la moindre de ses pulsations, Adrien Darnaud scelle l'alliance du cancre et du mathème dans la série... et quel mystère est encore pour moi, à l'heure qu'il est, le débat que conduit avec le mot «série» Valérie Constantin, qui scelle l'ouvrage et en ordonne le labyrinthe. Il faut imaginer chaque contribution comme une fiole dans les mains de la laborantine pour comprendre les précautions que requiert le docu-

1 Ces lignes ont été écrites avant que l'artiste ne livre sa contribution, qui devait d'ailleurs prouver son insoumission au cadre d'un livre et que le lecteur découvrirait en visionnant le disque joint.

ment que vous tenez entre vos mains¹.

Voilà comme nous offrons à la série le témoignage d'une infinie reconnaissance. Nous la regardons non pas comme un « concept », une « notion », ou une « idée » (couirc) mais comme un *mot*, c'est-à-dire une *histoire*, c'est-à-dire un *échange*, c'est-à-dire un acte d'altruisme. L'altruisme est au

départ de ce cahier, qu'il l'ait été par amitié ou par la bienveillance des auteurs qui ont offert des éclairages précieux. Leurs contributions bornent leur « domaine de définition » qu'obligatoirement, il fallait dessiner pour le *cadeau général sériel* que nous présentons avec toute l'humilité que requiert une telle occasion.

La série en linguistique

Jacqueline Picoche

professeure honoraire à l'université
d'Amiens

Un beau jour de l'an 2007, je reçus un message d'un monsieur nommé Pascal Leray, passionné de la notion de « série », que je ne connaissais pas du tout. Il me demandait d'écrire un article sur la notion de « série » en linguistique. Son attention avait été attirée par un paragraphe de l'introduction à mon *Dictionnaire étymologique du français* (récemment revu, complété, mis à jour, et republié par les éditions Le Robert). Je le cite in extenso : « La *linguistique structurale* - paradoxalement, étant donné son orientation non historique - a apporté, grâce à la notion de « série », une contribution intéressante à l'élucidation d'un certain nombre de mots de caractère populaire et expressif jusqu'ici expliqués de manière peu satisfaisante, ou totalement

inexpliqués. Notre dictionnaire lui doit principalement ses tentatives de regroupement des mots à base onomatopéique ou expressive; sa présentation par séries des mots comportant une base phonétique commune et provenant d'un étymon commun; enfin, le rassemblement en quatre annexes des mots fondés sur un redoublement syllabique ou consonantique, des mots ayant pour étymon plus ou moins lointain l'onomatopée d'un cri d'animal, et des mots ayant pour étymon un nom propre de personne ou de lieu.» Ces séries ont un intérêt historique. Chacune constitue une sorte de moule qui, au cours des siècles, a donné une forme commune ou un type commun à des mots d'âge et de sens différents. On peut les aligner comme on aligne, dans les vitrines d'un musée archéologique différentes pointes de flèches en silex, différents types de vases grecs ou de boucles de ceinturons mérovingiens. Mon Dictionnaire étymologique est une sorte de musée où des articles complexes sont comparables à des vitrines regroupant des mots de même origine dont certains se sont dispersés au cours des âges tandis que d'autres s'organisaient en «séries». En ce qui concerne la «base phonétique commune et provenant d'un étymon commun», il s'agit généralement d'une base savante, par ex. la base *-stit-* que vous trouvez dans

instituer, destituer, prostituer, restituer, substituer.

Mais, bien sûr, les personnes qui pratiquent encore le tir à l'arc n'utilisent plus les pointes de silex, qu'on ne sert plus le vin dans des cratères grecs, et qu'on utilise des boucles de ceinture plus modernes. De même, pour utiliser le verbe *instituer*, il est inutile de savoir qu'il a une même lointaine origine que le verbe *prostituer*. Autrement dit, la connaissance de séries étymologiques, satisfait la curiosité du chercheur, mais n'aide pas ou peu à acquérir le maniement vivant de la langue. Par contre, il existe dans la langue des séries vivantes de la plus haute importance pour son fonctionnement et c'est d'elles que je parlerai ci-dessous.

Mon projet était d'introduire l'article par une histoire du mot *série* pour montrer que son développement, relativement récent, est concomitant au développement de la science moderne.

À cet égard, Pascal Leray m'a vraiment coupé l'herbe sous le pied. Son livre, intitulé *Portrait de la série en jeune mot* (éd. Le chasseur abstrait, 09270 Mazères, mars 2008, 275 p. 15€), qu'il m'a aimablement dédicacé, se termine par une recherche historique aussi complète que possible moyennant les instruments de travail usuels: le *Trésor de la Langue Française*, Le

Dictionnaire historique de la langue française d'Alain Rey, plus couramment appelé le *Robert Historique*, et même le *Dictionnaire étymologique du français* d'une certaine Jacqueline Picoche. Qu'ajouterais-je ? De plus, il me prescrit une méthode p. 221 « Quand ON aborde une série IL FAUT se demander quel point de vue domine [assertion d'ordre général qui s'applique donc à moi comme à quiconque]. JE distingue, hâtivement, quatre ordres [assertion particulière au seul Pascal. Mais je n'ai pas de raison de contester ses quatre ordres ni d'en proposer d'autres] :

- L'étude est *synchronique* ou *diachronique* (et il traduit pour les ignorants : historique ou *systématique*)

- Elle est *discursive* ou *transdiscursive* (elle opère sur plusieurs discours)

- Elle est *didactique* ou *poétique*

- Elle est *linguistique* ou *épistémologique*

Ces trois ordres sont à distinguer, non à séparer »

Je distinguerai donc, dans le lot, les adjectifs *synchronique*, *systématique*, et *linguistique*. Ce sont eux qui qualifieront et définiront mon discours. C'est pour moi l'occasion de signaler que je suis l'auteur principal d'un dictionnaire destiné justement à l'enseignement *systématique* et

synchronique du lexique, dont on pourra se faire une idée en consultant mon site internet :

<http://www.jacqueline-picoche.com>

Il s'agit de :

Jacqueline PICOCHÉ et Jean-Claude ROLLAND, *Dictionnaire du français usuel - 15000 mots utiles en 442 articles* - Bruxelles - Duculot-De Boeck - 2002 - 1064 p. - Version cédérom (PC et Mac) et cédérom en réseau (en abrégé, DFU).

Le mot *série* y est traité principalement dans l'article SUIVRE et on le retrouve à des places moins importantes dans plusieurs autres articles, notamment PREMIER et DERNIER, COMMENCER et RÉPÉTER.

Néanmoins, puisque cet article est destiné à une autre publication que le *Portrait de la série en jeune mot*, je m'autoriserai un bref résumé historique : Le mot français *série* est savant ; c'est un calque du nom latin *series* dérivé du verbe *serere* qui signifiait « tresser, entrelacer ». Imaginez quelque chose comme une guirlande de fleurs. Mais dès le latin, il avait pris aussi le sens d'« alignement d'objets juxtaposés », et développé des emplois abstraits dans le domaine de la logique et de la généalogie. En

français, il n'est utilisé qu'à partir du XVIII^e s., avec le développement des mathématiques puis d'autres sciences. C'est donc un «jeune mot» et ses dérivés, *sériel* (1843) et *sérier* (1935) sont plus jeunes encore.

Précisons d'abord de quoi nous parlons et ce qu'il est généralement convenu entendre par le mot *série* :

Le TLF nous donne successivement deux définitions dont l'une ne fait que préciser l'autre : 1. *Ensemble composé d'éléments de même nature ou ayant entre eux une unité* et 2. *Ensemble dont les éléments homogènes qui le composent sont ordonnés selon une ou plusieurs variables : le temps, la fonction, etc.*

Considérons *homogène* comme simple synonyme de *Ensemble composé d'éléments de même nature ou ayant entre eux une unité* et retenons la notion de *variable*, la suite de l'article ne faisant que préciser toutes sortes de types d'«unité», artistique, mathématique etc.; et notamment l'unité linguistique qui nous occupe, au sein desquelles jouent des «variables» dont nous aurons à parler.

Le Petit Robert suit un plan plus historique, puisqu'il commence par définir les emplois mathématiques du mot *série* avant de passer à ses emplois usuels : *Suite déterminée et limitée de choses de même nature formant un ensemble ou considérées comme telles*

L'emploi du mot *suite* précédant le mot *ensemble* montre que le rédacteur a pensé d'abord la série dans son développement chronologique, un élément apparaissant après l'autre, avant de la penser comme un ensemble synchroniquement constitué. On peut considérer que *déterminée* fait double emploi avec *de même nature* et que *considérées comme telles* manifeste un scrupule peut-être excessif du lexicographe. Il n'a pas cru bon d'introduire la notion de *variable*, pourtant importante, mais il a introduit celle de *limite* sur laquelle nous aurons à revenir.

Nous partirons donc de la définition suivante : «Ensemble limité d'éléments ayant entre eux une unité et ordonnés selon une ou plusieurs variables»

Bien sûr, on n'a pas attendu le XVIII^e s. pour penser par séries, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement : le jeu du fixe et du mobile, de l'élément unitaire et de l'élément variable qui lui est associé est justement ce qui permet de comparer et de choisir, dans quelque domaine que ce soit, donc d'opérer des classements, des catégories, donc d'avoir une vue non pas intuitive et globale, mais analytique et intelligente de l'univers.

S'il n'y avait pas de «séries» linguistiques, il n'y aurait pas de langage. En examinant les différents types de telles «séries»

(lexicales, morphologiques, phonologiques) nous devons garder à l'esprit deux questions : celles de leurs limites et celle du degré de conscience des choix opérés par le locuteur au sein de ces séries.

Car le *hic* est que le locuteur natif et naïf en est normalement inconscient. Il dit ce qu'il a à dire, le brave homme ! Il lance à la figure de son interlocuteur une « chaîne parlée » sur l'« axe syntagmatique » ; il enchaîne des mots en syntagmes et des syntagmes en phrases, comme ça lui vient à l'esprit. Il ne sait pas que cet axe syntagmatique est recoupé par un axe paradigmatique sur lequel se passent en secret des choses de la plus haute importance.

Peut-être commence-t-il à prendre conscience de ce qu'il fait en parlant, lorsque l'enjeu de son discours lui tient à cœur et qu'il réfléchit à la meilleure manière de le formuler. Il « pèse ses mots », cherche le mot le plus juste, le mot qui va porter, faire mouche. Où le trouvera-t-il ? dans une série, pardi ! d'abord – et c'est ce qui déterminera la structure de sa phrase – dans une de ces grandes super-séries qu'on appelle « parties du discours » : nom, verbe, adjectif, adverbe, sans oublier les diverses sortes de « mots grammaticaux ». À lui de choisir s'il va faire porter le poids de ce qu'il a à dire d'essentiel à un nom ou à un verbe. C'est ce qui déterminera la structure de sa

phrase. Ensuite et surtout dans une série de parasyonymes qu'il a engrangés dans sa mémoire et que son effort stylistique va faire affleurer à sa conscience. Ouvrons un dictionnaire des synonymes ou simplement l'article SUIVRE du DFU (qui, entre autres usages, peut tenir lieu de dictionnaire des synonymes). Nous y trouverons le mot *série* lui-même inséré dans toute une « série » de parasyonymes du mot SUITE, à savoir SÉQUENCE, SUCCESSION, LISTE et COLONNE (*de chiffres*) tous mots sérieux et bien convenables quoiqu'ayant chacun des emplois préférentiels. Mais il se peut que notre locuteur, selon le type de situation où il se trouve et d'interlocuteur auquel il s'adresse, ait à choisir entre un mot littéraire, standard, familier ou argotique. S'il fréquente les ventes de livres, demandera-t-il à un auteur de lui signer son OUVRAGE, son LIVRE ou son BOUQUIN ? Invité à déjeuner, félicitera-t-il la maîtresse de maison de son délicieux REPAS ou de sa bonne BOUFFE ? Rien que pour ne pas commettre d'impairs, il a besoin de stocks – de séries – de parasyonymes distingués entre eux par des « variables » qui sont des nuances de sens, des niveaux de langue différents, des possibilités diverses de combinaisons syntaxiques. Supposons maintenant qu'il soit journaliste et qu'il veuille, sans en avoir

l'air, influencer son lecteur dans un sens ou dans un autre. Traitant d'un acte de terrorisme, emploiera-t-il les verbes TUER ? ou ABATTRE ? ou EXÉCUTER ? Certains mots sont neutres et objectifs, d'autres porteurs d'une charge émotionnelle péjorative ou méliorative propre à emporter la réprobation ou l'approbation de l'interlocuteur. Et qui peut dire au juste combien de synonymes a le verbe *tuer* en français selon qu'on prend en compte ou non des archaïsmes (*occire, trucidier*) ou des mots d'un argot en perpétuel renouvellement ? Le plus pointilleux des auteurs de dictionnaires de synonymes ne peut jamais être sûr, lorsqu'il a établi une liste, de ne pas voir se développer une métaphore nouvelle et émerger un néologisme inattendu. Les listes lexicales sont dites « ouvertes », en perpétuel renouvellement. Mais cela ne veut pas dire qu'elles soient infinies, sans limites. Elles ont deux sortes de limites : celles de la compétence du locuteur, qui n'en connaît jamais qu'un nombre fini d'éléments, et les limites mouvantes mais réelles qu'elles doivent à un domaine où l'évolution de la langue est le plus rapide.

À mesure qu'on descend vers des strates du langage moins chargées de sens, on verra que les listes se ferment et que les choix deviennent de moins en moins conscients.

La morphologie verbale, nous présente

deux niveaux de séries : l'ensemble des types de paradigmes et le détail de chaque paradigme. Le grand tableau de la conjugaison française avec ses modes et ses temps constitue une magnifique supersérie, où bien des choix individuels sont possibles. Certes, les possibilités du locuteur, en ce qui concerne les temps, sont limitées par le fait qu'il situe son discours dans le présent, dans le passé ou dans le futur. Mais enfin, pour faire un récit, il n'est pas indifférent d'employer, sur fond d'imparfait, le présent historique, le passé composé ou le passé simple. On peut même employer le futur, quand on situe un événement passé dans la perspective d'un élément passé antérieur. En ce qui concerne les modes (si l'on veut bien considérer le conditionnel comme un mode), il n'est pas indifférent de dire *Je viendrais si je pouvais*, qui oriente vers le « non », ou *je viendrai si je peux* qui oriente vers le « oui ». Il y a des cas où le subjonctif s'impose : *il faut qu'il vienne* (et pas **qu'il vient !*) mais il en est d'autres où on peut préférer, *je crois qu'il ne viendra pas* (un peu plus standard) ou *je ne crois pas qu'il vienne* (un peu plus raffiné). Et lorsqu'un locuteur se permet un imparfait du subjonctif, c'est toujours très consciemment, avec une intention stylistique marquée, parfois recherche d'un effet d'ironie, parfois volonté de soigner particulièrement son langage

dans un énoncé littéraire ou officiel, ou encore de se montrer capable de respecter la concordance des temps du passé, autrement dit cultivé et distingué.

À l'intérieur de chaque paradigme, le choix est beaucoup plus restreint, car enfin le locuteur n'a pas besoin de réfléchir pour savoir s'il parle de ses propres affaires (JE) de celles de son interlocuteur (TU) ou de celles d'une tierce personne (IL, ELLE), ni pour savoir si JE, TU, IL, ELLE, font partie d'un groupe, auquel cas il passe à NOUS, VOUS, ILS, ELLES. Le choix de la personne est quasi-automatique, à cela près qu'on peut hésiter entre le tutoiement et le vouvoiement, entre *on vient* et *nous venons*, et si on est puristes, entre deux formes de la même personne: *je peux* et *je puis*, *je m'assois* et *je m'assieds*.

Passons au niveau phonologique, qui est d'ailleurs le seul domaine où le mot *série* ait en linguistique un emploi technique reconnu des linguistes, comme en fait foi le TLF. Après l'énumération de ses emplois en 1. arts, 2. botanique, 3. chimie, 4. économie, 5. géologie et avant 7. mathématiques, et 8. musique, on peut lire ceci :

6. LING., Classe de phonèmes consonantiques caractérisés par le même trait pertinent (Ling. 1972). *En français, il existe trois séries: la série des sourdes* [p, f, t, s, k], *la série des sonores* [b, v, d, z, g], *la série*

des nasales [m, n, p] (D. D. L. 1976).

Si j'avais été consultée pour la rédaction de cet article, j'aurais suggéré qu'on y ajoute « classe de phonèmes vocaliques caractérisés par le même trait pertinent » car enfin, il y a des voyelles orales et des voyelles nasales, des voyelles d'avant et des voyelles d'arrière, des voyelles labialisées et d'autres qui ne le sont pas. Les sons du langage ou « phonèmes », s'organisent en séries de consonnes, mais aussi de voyelles !

Ces phonèmes permettent l'existence d'un langage articulé et la formation d'énoncés intelligibles parce que ce sont des éléments distinctifs. Ce rôle est bien mis en valeur par leur commutation sur l'axe paradigmatique dans des paires minimales opposant deux mots qui ne se distinguent que par un seul phonème ; par exemple : /ru/ (rue) /nu/ (nu) /fu/ (fut) /vu/ (vue) /su/ etc. Sur l'axe syntagmatique, le phonème a une fonction démarcative et permet de ne pas confondre un mot avec un autre (*bon* avec *don*, *main* avec *pain*) ce qui rend particulièrement comiques les « histoires de sourds ». Dans ce domaine, le choix du phonème est absolument automatique. On sait que toutes les oppositions phonologiques n'ont pas le même rendement et que certaines peuvent être neutralisées sans grand dommage pour

l'intercompréhension, comme celle de *brin* et de *brun*. On sait bien, aussi, que tous les locuteurs ne réalisent pas de la même manière les phonèmes du français; que certains roulent les r et que la plupart les grasseyent; que chacun a son accent. Mais rien de plus difficile que de prendre conscience d'un « accent » et de le modifier ! Tant que l'intercompréhension n'en souffre pas, tant que son « accent » ne le marginalise pas, le locuteur continue à parler comme il parle, en utilisant à sa manière, sans même y penser, la série des phonèmes du français, en toute spontanéité.

Alors que les séries lexicales sont « ouvertes », les séries morphologiques et phonologiques sont « fermées ». Leurs limites ne sont pas fluctuantes, comme en matière de lexique, elles sont fixes. N'importe qui peut risquer un néologisme, donner un nom à un produit nouveau, en tirer un adjectif ou un verbe dérivé, mais il est hors de sa portée d'ajouter un élément à la série des temps verbaux ou des pronoms personnels du français. Cela ne signifie pas que ces séries soient « fermées » pour l'éternité et ne subiront pas d'appauvrissements ni d'enrichissements. L'histoire du passage du latin au français est là pour le prouver. Mais de tels changements se font à l'échelle de siècles et pas à l'échelle d'une vie de locuteur.

Il n'est pas nécessaire d'être savant en neurosciences pour comprendre que les séries dans lesquelles le locuteur puise parfois consciemment, et le plus souvent inconsciemment pour s'exprimer, correspondent à des circuits neuronaux mis en place dès le plus jeune âge au moment de l'apprentissage de la langue par l'immersion dans le milieu familial, mais que le cerveau conserve toujours la souplesse nécessaire pour en créer de nouveaux, qu'il s'agisse d'apprendre des « langues étrangères » ou simplement de se perfectionner dans sa langue maternelle. Car enfin, l'enfant n'engrange le plus souvent que des séries incomplètes qui ne seront complétées que par un travail d'autodidacte ou par un enseignement adéquat. Et c'est là qu'entrent en jeu grammaires et dictionnaires.

L'exercice scolaire, malheureusement tombé en désuétude, qui consistait, naguère, à demander à l'élève de donner la nature et la fonction de tel ou tel mot d'un énoncé consistait à le faire travailler premièrement sur l'axe paradigmatic et secondement sur l'axe syntagmatic: Sur l'axe paradigmatic, l'élève devait dire dans quelle série avait sa place le mot en question: la série des noms ? ou des verbes ? ou des pronoms ? ou des adjectifs ? ou des conjonctions ? Et si c'était un nom, dans la série des noms propres ou des noms com-

muns ? des noms masculins ou des noms féminins ? etc.

Sur l'axe syntagmatique, l'élève devait préciser le rôle de cet élément par rapport aux autres éléments de l'énoncé, sachant que la série des verbes exprimait des états ou des actions, que la série des noms fournissait les sujets des dits états et actions ou leurs compléments éventuels, que les conjonctions servaient de liens etc.

Un tel exercice, appelé « analyse grammaticale » était effectivement tout à fait propre à développer l'esprit d'analyse, préalable obligé à toute synthèse consciente. C'est devenu une banalité d'opposer les deux hémisphères du cerveau : l'hémisphère droit, domaine de la perception de l'espace et de l'intuition globale du sens, du vrai, du beau, du bien, à l'hémisphère gauche, domaine de la perception du temps, qui analyse les informations, permet une perception fine du sens précis, et filtre les pulsions et les émotions brutes.

L'analyse grammaticale, obligeant l'enfant à faire travailler son cerveau gauche, l'amenant à rendre conscientes les séries linguistiques inconscientes montées dans son cerveau, à les préciser et à les enrichir, procurait un certain équilibre entre ses deux hémisphères. Il sortait du domaine de l'intuition pour accéder au domaine de la réflexion ; il passait d'un état de cons-

science dominé par l'affectivité à un état de conscience dominé par l'intelligence, toutes choses qui ont un fondement linguistique et permettent de s'exprimer avec finesse et exactitude, mais qui dépassent de beaucoup en importance, la seule capacité langagière, aidant l'individu à acquérir, peu à peu, la capacité de faire des choix raisonnés, d'envisager leurs conséquences et de maîtriser ses pulsions. Souhaitons au numéro de *la Revue d'Art et de Littérature, Musique (RALM)* sur la notion de « série », un succès suffisant pour qu'elle contribue à réhabiliter une pédagogie qui, sous son apparence modeste et quelque peu austère, n'est autre qu'un apprentissage de la liberté.

REMERCIEMENTS

Le chasseur abstrait éditeur adresse ses remerciements à tous les participants qui ont permis à ce *Cahier n°9: Ceci n'est pas une série*, de voir le jour et qui lui ont apporté une qualité indéniable.

Nous tenons à remercier tout particulièrement Jacqueline Picoche et Jean-Yves Bosseur pour leur aimable participation.

Pareillement, nous formulons notre profonde gratitude à Georges Ayvayan qui nous a offert son travail sans restriction.

Nous exprimons également notre reconnaissance à Pascal Leray qui a dirigé la construction de cette anthologie sérielle, en permettant à chacun de s'exprimer librement sur le sujet.

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

tel: +33 (0)5 61 60 28 50 / +33 (0)6 74 29 85 79

fax: +33 (0)5 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 25 septembre 2008

ISBN: 978-2-35554-043-1

EAN: 9782355540431

ISSN: 1958-752X

Dépôt Légal: octobre 2008

A l'occasion du tricentenaire d'un mot, le mot « série », le Chasseur abstrait revient sur une notion qui a marqué l'histoire récente de la musique, comme de la littérature ou des arts plastiques. Quelle est l'actualité de la série dans la création aujourd'hui ?

Poètes, romanciers et plasticiens se penchent sur la question et y répondent dans leur pratique, même.

Un hommage appuyé est rendu au sculpteur Georges Ayvayan, dont la *RAL,M* offre ici un premier aperçu d'ensemble.

De lumineux éclairages sur l'histoire de la notion de « série » sont fournis par la lexicologue Jacqueline Picoche et le compositeur, critique et musicologue Jean-Yves Bosseur.

Un dossier documentaire complète l'ouvrage.

Pascal Leray

Recueil + Cd contenant *Mille fissures*,
une série d'images de la plasticienne Valérie Constantin

ISSN: 1958-752X

www.lechasseurabstrait.com



9 782355 540431